

L'EXPERIENCE DE LA GUERRE

Dans cet extrait d'un entretien de 1972, Bond évoque ses impressions d'enfant durant la guerre : son évacuation, d'abord, puis sa vie dans Londres bombardée. On verra comment, dans ces expériences premières, se mettent en place les bases de ce que seront les questionnements de son œuvres (le conditionnement idéologique, l'énigme du mal, la volonté de comprendre l'expérience du pire), mais aussi le fonctionnement de sa poétique (la perception de l'imaginaire et la recherche de l'expérience matérielle derrière la barrière des apparences) et l'usage qu'il a fait par la suite de ces événements dans ses pièces.

Des ruptures comme [*l'évacuation de Londres vers la campagne*] rendent sensible à certaines choses auxquelles on ne serait pas sensible normalement – rien que changement de Londres pour la campagne est si frappant qu'il vous fait grandir brutalement. (...) Voir un champs pour la première fois quand on ne s'attend pas du tout à voir quelque chose comme ça – c'est vraiment une expérience sidérante. Et cela m'a rendu très attentif aux gens. Ils parlaient tous cet étrange dialecte des Cornouailles – mais ça aurait pu être du japonais ou n'importe quoi. On devient donc très sensible à certains aspects de ce qu'on vit qui n'ont pas la valeur qu'on devrait normalement leur attacher. C'est à dire que si j'avais passé toute ma vie à Londres, j'aurais senti intuitivement ce qu'on doit ressentir de certaines choses quand elles arrivent : on nous apprend les réponses. Etre mis dans un environnement inhabituel crée une division entre la sensation et l'expérience des choses. Si il y en a une, j'oserais dire que c'est pour cette raison que je suis écrivain.

(...) Je n'ai certainement pas eu l'impression d'avoir été déplacé du danger vers la sécurité – j'ai dû voir ça autrement, bien sûr – et au début, la guerre arrivait comme quelque chose d'héroïque. C'est en tout cas comme cela qu'on l'apprenait aux enfants – il y avait tant de gens courageux engagés dans un combat titanesque ici ou là. Tout cela arrivait comme une histoire d'aventure, et j'étais très déçu de ne pas y être engagé plus profondément. Mais il y avait une ou deux choses qui contredisaient cette impression – la description de Hitler par exemple : il se conduisait d'une façon que je ne pouvais pas imaginer. C'était un être humain et pourtant il se comportait de façon inhumaine, grotesque. Cela crée dans l'esprit de tout le monde une image de mal absolu. C'était très curieux parce qu'on ne pouvait l'expliquer avec rien de ce qu'on avait connu auparavant. Si cet homme était Hitler, alors qui était le Hitler le plus proche de moi ? –voilà le genre de problème que ça me posait, si bien qu'on pouvait attendre de n'importe qui qu'il soit potentiellement explosif comme l'était Hitler.

L'autre chose qui me travaillait, c'était que je voulais avoir des preuves tangibles de la guerre. On arrivait à voir parfois des duels aériens ; je me souviens qu'en me promenant sur une route

j'ai vu deux avions se rentrer dedans et j'ai ai été terriblement excité : c'était merveilleux, ces deux grands jouets explosant en l'air, deux petits avions d'argent à des kilomètres. Et je me souviens avoir descendu en courant une route brûlante dans leur direction et subitement deux hommes sont sortis des avions – comme s'ils avaient été projetés, deux petites silhouettes dans le ciel. Deux parachutes se sont ouverts et ces deux hommes ont semblé rester immobiles dans le ciel pendant un temps, avant de commencer à tomber, secoués par leur parachutes. Ça m'a pétrifié sur place sur la route et ça m'a fait réaliser que ce dont on parlait, c'était des êtres humains et que ce qui était important c'est qu'il y avait des gens qui faisaient marcher ces jouets, et que peut-être à cet instant c'était des cadavres qui étaient là-haut.

(...)

Ce que j'ai ressenti de plus fort à la fin de la guerre c'était l'énorme soulagement que plus personne n'allait être tué. C'était vraiment comme une sorte de loterie – est-ce que c'est ton numéro qui va sortir ? Et on avait survécu. Quand une bombe volante arrivait et qu'on devait se cacher sous les porches, on avait de grands débats pour savoir s'il fallait fuir dans leur direction ou dans la direction opposée. C'étaient des problèmes réels, on se sentait effectivement en danger. Le matin, on allait ramasser des éclats de bombes et on s'apercevait que des maisons où on était allé avaient été bombardées.

Je me souviens qu'une fois, je marchais sur une route et subitement il y a eu une espèce de bang, indescriptible, parce qu'il était tellement... un bruit presque à l'intérieur de toi. J'ai marché vers le parc, j'ai vu tous les arbres dénudés et j'ai ramassé un petit oiseau à la tête arrachée. Je pense, vraiment, que c'est l'une des raisons pour lesquelles j'ai écrit cette scène dans *Sauvés*. Il y avait toujours la possibilité que la violence explose vraiment.

extrait de "Drama and the dialectic of violence", entretien avec A. Arnold
in: *Theatre Quarterly*, vol.2, n°5, 1972